

Le séjour d'étude de Cicéron le Jeune en  
Grèce d'après la correspondance de  
Cicéron *père*.

Christophe **Burgeon**

Louvain-la-Neuve, 20 février 2017

[Extrait des [Folia Electronica Classica](#), t. 33, janvier-juin 2017]

## Le séjour d'étude de Cicéron le Jeune en Grèce d'après la correspondance de Cicéron père

par

**Christophe Burgeon**

[<christophe.burgeon@hotmail.com>](mailto:christophe.burgeon@hotmail.com)

Beaucoup de Romains qui visitaient les grandes cités helléniques et qui appréciaient d'y séjourner le faisaient tant dans le but de s'instruire et que de parfaire leur connaissance de la langue grecque (l'ignorance du grec chez un représentant de la classe supérieure constituait une anomalie)<sup>1</sup>. Les voyages culturels de Cicéron, de César, de Virgile et d'Ovide en Grèce sont bien connus. La mention *doctus Graecis litteris* revient ainsi comme un leitmotiv au sujet des orateurs cités dans le *Brutus*<sup>2</sup>.

Jusqu'au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., il était d'usage, pour les Romains d'extraction noble, d'apprendre le grec en dehors de la Grèce. Le *ciuis* de cette époque intéressé par l'étude des arts libéraux devait avant tout avoir été captivé par la présence à Rome d'hommes tels que Crates, Panetius, Carnéade et Polybe, et avoir été en contact, de près ou de loin, avec les membres du « Cercle de Scipion »<sup>3</sup>. Selon L. W. Daly, l'origine de la coutume du séjour d'étude en Grèce remonterait à l'époque des Gracques, parce que personne n'aurait été aussi susceptible que ces frères tribuns hellénistes de suivre un tel enseignement qui aurait été reconnu comme allant de soi<sup>4</sup>. Pour J. W. H. Walden<sup>5</sup>, c'est après la prospérité retrouvée

---

<sup>1</sup> Cicéron (*Verr.*, 2, 5) entendait mettre en exergue la prétendue ignorance de Verres qui se serait montré incapable de comprendre une inscription grecque gravée sur la base d'une statue sicilienne. Cependant, l'expression même dont il se sert pour le railler *iste eruditus homo et Graeculus* montre que le gouverneur de Sicile avait des prétentions à la culture grecque.

<sup>2</sup> CIC., *Brut.*, 104 ; 169 ; 175 ; 205.

<sup>3</sup> Scipion Émilien avait noué des liens avec certains philosophes, écrivains et érudits, tels que Polybe, Térence, Panetius, Laelius ou Caton (le fils du censeur) qui formaient le cercle habituel de ses relations, appelé, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, « Cercle de Scipion ». Voir : A. E. ASTIN, *Scipio Aemilianus*, Oxford, Clarendon Press, 1967, p. 60-69 ; J.-L. FERRARY, « Les amis de Scipion Émilien et l'empire de Rome », *EPHE*, 1974, p. 837-842.

<sup>4</sup> L. W. DALY, "Roman Study Abroad", *AJP*, 71, 1, 1950, p. 41.

<sup>5</sup> J. W. H. WALDEN, *The Universities of Ancient Greece*, New York, 1909, p. 54.

d'Athènes, au lendemain de sa conquête par Sylla en 86 avant notre ère, que les Romains ont véritablement vu leur intérêt pour la découverte des œuvres d'art et des lieux associés aux noms célèbres de l'histoire, de la philosophie, de la rhétorique et de la littérature accru.

H. Blümner<sup>6</sup> confirme les dires de J. W. H. Walden de même que de L. W. Daly en arguant que deux siècles avant J.-C., beaucoup de jeunes Romains ont étudié à Rome avec les expatriés grecs, mais qu'il était devenu de plus en plus coutumier, pour les Fils de la Louve du dernier siècle de la République, d'effectuer des séjours en Grèce<sup>7</sup> et en Asie Mineure pour y étudier la philosophie, l'éloquence<sup>8</sup> et, dans une moindre mesure, l'histoire.

C'est de cette pratique romaine devenue coutumière au cours du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. que nous souhaiterions nous entretenir dans la présente étude. Dans celle-ci, nous exposerons, en guise de prolégomènes, quelques cas concrets de Romains, dont celui de Cicéron, ayant décidé de partir étudier en Grèce, puis nous nous référerons, dans une troisième partie, à un exemple concret : celui du fils de Cicéron, Cicéron le Jeune. Sur la volonté de son père, Marcus Tullius Cicero *fils* fut envoyé dans des centres d'apprentissage du grec dans le but d'assister aux cours des maîtres en matière de philosophie et de rhétorique, sachant que cet enseignement constituait une forme de complément essentiel à l'éducation romaine initiale. Si cette démarche sapientielle est bien connue de l'antiquisant, cette étude de cas n'a pas, jusqu'ici, et pour autant que nous le sachions, fait l'objet d'une étude exhaustive.

Notre source d'information – quasi unique – étant la correspondance de Cicéron, l'image que l'on pourra se faire du séjour en Grèce de son fils sera largement déterminée par les limites, ou les restrictions que ces écrits proposent.

---

<sup>6</sup> H. BLÜMNER, *Die römischen Privataltertümer*, Munich, 1911, p. 338.

<sup>7</sup> Strabon (IV, 5, 181) prétend que Marseille a enseigné la rhétorique et la philosophie aux Gaulois, lesquels devinrent de véritables philhellènes, et que, récemment, la cité avait commencé à attirer certains Romains, parmi les plus doués, loin d'Athènes. Cette affirmation est corroborée par le testament de Tacite qui stipule que L. Antonius, qui mourut en l'an 25 de notre ère, avait été relégué à Marseille *ubi specie studiorum nomen exilii tegetetur* (*Ann.*, IV, 44) et de son beau-père que *statim paruulus sedem ac magistram studiorum Masiliam habuit* (*Agr.*, 4).

<sup>8</sup> Comme l'indique M. Dubuisson (« Le grec à Rome à l'époque de Cicéron. Extension et qualité du bilinguisme », *Annales*, 47, 1, 1992, p. 188), c'est la rhétorique qui servait à définir la valeur d'un personnage dans le monde gréco-romain républicain.

### a) Quelques Romains célèbres en lien direct ou indirect avec Cicéron partis étudier en Grèce

Si le critique littéraire romain Volcatius, comme l'indique Suétone dans la biographie de Térence<sup>9</sup>, dit seulement « *iter hic in Asiam fecit* », M. Schanz et C. Hosius estiment qu'il est probable que le voyage du poète latin, au cours duquel il perdit la vie, ait été un « voyage d'étude » en terres helléniques<sup>10</sup>.

Le cas de Lucilius, fondateur de la satire, est singulier. Il n'existe aucune trace qui fasse état de sa visite en Grèce, mais nous soutenons que sa proximité avec le dirigeant de la Nouvelle Académie, Clitomaque de Carthage, lequel consacra une étude à Lucilius, a pu se renforcer à Athènes à la fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>11</sup> Il est en effet possible que Lucilius ait rendu visite à l'académicien sur ses terres. Cependant, aucune preuve ne vient soutenir la thèse selon laquelle il aurait entrepris un séjour d'étude à Athènes.

Après la conquête de la Macédoine, dans le cadre de missions diplomatiques et militaires, nombreux étaient les déplacements des Romains en Grèce. Le stoïcien Panetius accompagna notamment Scipion lors d'une ambassade en Grèce en 160 avant notre ère<sup>12</sup>, et tous deux purent, comme Sp. Mummius et L. Caecilius Metellus, autres membres de la députation<sup>13</sup>, tirer parti de la situation pour assister aux cours des philosophes grecs d'Athènes, de Rhodes<sup>14</sup> et d'ailleurs. De plus, dans le cas du futur vainqueur de Carthage et de Numance, il fut ainsi davantage au fait de la langue et de la littérature grecques<sup>15</sup>.

---

<sup>9</sup> Les raisons avancées par Suétone pour justifier le voyage de Térence, c'est-à-dire soit échapper à la notoriété autour de la publication d'autres pièces de théâtre sous son nom, soit vouloir apprendre les us et coutumes grecs, ne sont que pures hypothèses. Même si la seconde raison n'est pas dénuée d'intérêt, l'étude dont il est question ne concerne pas, au siècle suivant, celles suivies à l'étranger, et dont le sujet est presque exclusivement d'ordre philosophique et rhétorique.

<sup>10</sup> M. SCHANZ et C. HOSIUS, *Geschichte der römischen Literatur*, Munich, 1927, p. 104.

<sup>11</sup> J.-L. FERRARY, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la Seconde Guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome, EFR, 1988, p. 430.

<sup>12</sup> Panetius, comme Polybe, fut présent à Carthage lors de sa destruction en 146 avant notre ère. Ce fut via ces deux personnages que la justification morale de la conquête fut communiquée à Scipion Émilien. Pour P. Pédech (*La méthode historique de Polybe*, Paris, Belles Lettres, 1964, p. 323), les relations de Panetius avec la société de Scipion ne remontaient pas au-delà des années 160 avant J.-C.

<sup>13</sup> IVST., XXXVIII, 8, 8. Voir : S. M. BRAUND, *Latin Literature*, Londres, Routledge, 2002, p. 117.

<sup>14</sup> CIC., *Rep.*, III, 48 ; *Orat.*, III, 68.

<sup>15</sup> Scipion Émilien a suscité l'admiration des Anciens, car, selon eux, il possédait toutes les qualités requises du bon Romain. Il était un grand intellectuel, un passionné de philosophie et de politique, et un fin lettré marqué par la littérature et la culture grecques, notamment par les vers d'Homère. Velleius Paterculus (I, 13) oppose sa sagesse et

P. Rutilius Rufus, tribun militaire sous Scipion, à l'époque de la guerre de Numance, puis consul en 105<sup>16</sup> et auteur d'une *Histoire* en cinq livres au moins, faisait, lui aussi, preuve d'un enthousiasme certain pour la culture grecque<sup>17</sup>. Lorsqu'il fut reconnu coupable de malversation et qu'il fut forcé à l'exil en 92, ce proche de Scipion Nasica<sup>18</sup> se réfugia à Smyrne, dont il devint citoyen<sup>19</sup>. Il consacra alors ses vieux jours à l'étude des lettres<sup>20</sup>. Son éducation initiale a sans doute été comparable à celle de Scipion Émilien, son engouement pour la Grèce résultant d'une proximité avec des hommes tels que Panetius et des contacts pris lorsqu'il était ambassadeur en Asie.

Aussi, un grand nombre de Romains se sont prévalus d'opportunités accordées lors de voyages officiels. Selon les dires de Cicéron, Quintus Caecilius Metellus Nepos, son illustre ami<sup>21</sup>, écouta, plusieurs jours durant, un certain nombre de discours à Athènes<sup>22</sup>. C'est, à notre connaissance, la première information de source sûre que nous ayons en notre possession faisant état d'un Romain qui assista aux cours d'un philosophe à Athènes. Metellus, qualifié d'*adulescens* par Cicéron, devait alors être âgé d'approximativement trente ans, et n'était donc pas un écolier. L'expression *multos dies* semble avoir été choisie comme un vague équivalent de *complures dies* afin de paraître plus impressionnante. *A priori*, nous ne pouvons pas imaginer que la durée du séjour ait dépassé plusieurs mois. Cependant, cela n'en demeure

---

son intelligence à l'ignorance de Mummius. Il n'est pas exagéré d'affirmer que Polybe et Scipion Émilien ont entretenu des liens fraternels : les conversations familières (en grec ?) qu'ils ont engagées le prouvent. POL., XXXII, 9-10.

<sup>16</sup> F. PINA POLO, *The Consul at Rome : The Civil Functions of the Consuls in the Roman Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p. 114.

<sup>17</sup> S. AUBERT-BAILLOT et Ch. GUÉRIN, *Le Brutus de Cicéron : Rhétorique, politique et histoire culturelle*, Liden-Boston, Brill, 2014, p. 124 ; A. MICHEL, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'œuvre de Cicéron. Recherches sur les fondements philosophiques de l'art de persuader*, Louvain, Peeters, 2003, p. 44-45 ; J.-M. CANDAU, « Republican Rome : Autobiography and Political Struggles », dans *Political Autobiographies and Memoirs in Antiquity : A Brill Companion*, Leiden, Brill, 2011, p. 140.

<sup>18</sup> M. GELZER, "Nasicas Widerspruch gegen die Zerströrung Karthagos", *Philologus*, 86, 1931, p. 261-299.

<sup>19</sup> TAC., *Ann.*, IV, 43 : *P. Rutili exemplum ; namque eum, legibus pulsum ciuem sibi Smyrnaei addiderant. Cf. CIC., Balb.*, 28.

<sup>20</sup> OROS., *Hist.*, V, 17, 13 : *Smyrnam commigrans literarum studiis intentus consenuit.*

<sup>21</sup> Quintus Caecilius Metellus Nepos, consul en 57 avant notre ère, favorisa le rappel de Cicéron, alors exilé. Voir : D. H. BERRY, *Cicero. Political speeches*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 9.

<sup>22</sup> CIC., *Orat.*, III, 68 : *[Carneadem] a se adulescente Athenis iam adfectum senectute multos dies auditum esse dicebat.*

pas moins impossible compte tenu du fait que sa participation aux Carnéades ait été consécutive à une escale à Athènes lors d'un voyage, probablement officiel.

En 65 avant J.-C., Pompée, après avoir vaincu Mithridate, se rendit à Mytilène qu'il déclara libre, par estime pour Théophraste. Comme l'indique E. Teyssier, à presque quarante ans, il ne connaissait pas encore – fait exceptionnel pour un Romain de son rang – la ville<sup>23</sup>. Il fit ensuite une halte à Rhodes lors de sa triomphale ascension pour écouter un certain nombre de sophistes grecs auxquels il donna à chacun un talent, puis il assista à un discours du stoïcien Posidonius d'Apamée<sup>24</sup>. À Athènes, il traita les philosophes grecs avec la même générosité qu'à Rhodes<sup>25</sup>.

César passa probablement peu de temps à étudier à l'étranger. L'incident bien connu de sa capture par les pirates est associé à la fois par Suétone<sup>26</sup> et Plutarque<sup>27</sup> à un voyage d'études sous la gouverne d'Apollonius, fils de Molo, dont Cicéron avait été l'auditeur, qui enseignait la rhétorique avec conviction et qui avait la réputation d'être un homme vertueux<sup>28</sup>. Selon Suétone, cet incident, qui semble se situer au cours de l'année 75, ne suffirait pas pour expliquer sa visite à Rhodes à cette époque. Pour le biographe, la retraite de César dans cette île grecque aurait également eu pour but d'échapper aux ennemis qu'il s'était faits<sup>29</sup>. Au demeurant, le maître des Gaules semble avoir été le premier Romain célèbre dont nous

---

<sup>23</sup> E. TEYSSIER, *Pompée : l'anti-César*, Paris, Perrin, 2013, p. 212.

<sup>24</sup> CIC., *Tusc.*, II, 25 : « Pompée répétait souvent qu'étant venu à Rhodes, lors de son départ de Syrie, il avait voulu entendre Posidonius ; mais que, le sachant très souffrant de la goutte, il avait voulu au moins voir un philosophe aussi célèbre. Après l'avoir salué, et lui avoir adressé les félicitations dues à sa renommée, il ajouta qu'il regrettait vivement de ne pouvoir l'entendre. Tu le peux, répondit le philosophe, car je ferai en sorte que la douleur corporelle ne soit pas cause qu'un si grand homme soit inutilement venu me voir. Alors, bien que tourmenté par une vive souffrance, il se mit à dissenter tranquillement, et avec une grande abondance de langage, sur ce sujet, qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête. Et, comme la goutte le faisait cruellement souffrir, il dit à plusieurs reprises : 'O douleur, tu ne peux rien sur mon âme ; si vive que tu sois, je ne confesserai jamais que tu es un mal'. » Voir : *Le Quotidien municipal dans l'Occident romain*, sous la dir. de Cl. BERRENDONNER, M. CÉBEILLAC-GERVASONI et L. LAMOINE, Paris, PU Paris I, 2008, p. 132.

<sup>25</sup> PLVT., *Pomp.*, XLII, 10.

<sup>26</sup> SVET., *Jul.*, IV, 1.

<sup>27</sup> PLVT., *Caes.*, III, 1.

<sup>28</sup> PLVT., *Caes.*, III, 1. Plutarque (*Caes.*, III, 2) écrit que César était né avec les dispositions les plus heureuses pour l'éloquence politique, et qu'il tenait le second rang parmi les orateurs romains. Voir : K. BERTHELOT, *Philanthropia Judaica. Le débat autour de la 'misanthropie' des lois juives dans l'Antiquité*, Leiden-boston, Brill, 2003, p. 144.

<sup>29</sup> SVET., *Jul.*, IV, 1 : *et ad declinandam invidiam et ut per otium ac requiem Apollonio Moloni [...] operam daret.*

pouvons dire qu'il a, durant quelques mois, poursuivi des études à l'étranger dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui.

Dans une lettre de Cicéron écrite dans les années 60 avant J.-C., nous apprenons que M. Favonius étudia un temps à Rhodes sous la direction d'Apollonius Molo ; du moins, Cicéron explique que le plaidoyer de Favonius contre Nasica lui fit si peu d'honneurs que l'on eût cru qu'à Rhodes, il avait travaillé à la meule plutôt que sous Molo<sup>30</sup>.

Atticus<sup>31</sup>, l'un des meilleurs amis de Cicéron, avait quitté Rome pour la Grèce aux environs de l'an 86, devenant ainsi un quasi expatrié jusqu'à son retour en 65<sup>32</sup>. Cornelius Nepos écrit que le Romain crut ne pouvoir prendre un meilleur parti que de se rendre à Athènes pour suivre ses goûts<sup>33</sup>. Il consacra une grande partie de sa vie à l'étude des textes littéraires et philosophiques grecs, dans la mesure où, pendant une vingtaine d'années, nous pouvons supposer qu'il était en étroite relation avec de nombreux érudits athéniens, parmi lesquels Antiochos, ami qu'il présentait sous un jour favorable et qui « l'aurait fait entrer de quelques pas dans l'Académie »<sup>34</sup>.

M. Claudius Marcellus, autre proche de Cicéron et consul en 51 qui s'exila lors de la guerre civile pour se réfugier à Mytilène, où Brutus lui rendit visite, rapporta qu'il s'était consacré à l'étude des lettres avec Cratippe<sup>35</sup>. Il fut gracié par César en 46, puis assassiné à Athènes lors de son voyage de retour<sup>36</sup>.

Le grammairien latin Flavius Sospater Charisius, qui vécut au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, précise que Helvius Cinna, un poète proche de Catulle, dédia à Asinius Pollion l'une de ses plus grandes œuvres. Celle-ci prenait la forme d'un propempticon (προπεμπτικόν)<sup>37</sup>, c'est-à-dire

---

<sup>30</sup> CIC., *Att.*, II, 1, 9 : *Accusavit Nasicam inhoneste ac modeste tamen ; dixit ita ut Rhodi uideretur molis potius quam Moloni operam dedisse.*

<sup>31</sup> Atticus justifiait son surnom en parlant le grec d'une façon telle qu'on l'eût cru né à Athènes Son latin n'avait pour autant pas moins de charme. CORN. NEP., *Att.*, 4, 1.

<sup>32</sup> CORN. NEP., II, 2 : *idoneum tempus ratus studiis obsequendi suis Athena se contulit.*

<sup>33</sup> E. DENIAUX, *Clientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron*, Rome, EFR, 1993, p. 224.

<sup>34</sup> CIC., *Leg.*, I, 54 : *Ergo adsentiris Antiocho familiari meo (magistro enim non audeo dicere), quocum uixi et qui me ex nostris paene conuellit hortulis, deduxitque in Academiam perpauculis passibus.*

<sup>35</sup> CIC., *Brut.*, 250 ; SEN., *Cons. Helv.*, 9, 4.

<sup>36</sup> CIC., *Fam.*, IV, 12 ; LIV., *Per.*, 115 ; VAL. MAX., IX, 11, 4.

<sup>37</sup> CHARIS., *GLK*, I, 124, 3 : *Cinna in Propemptico Polionis ; 134, 12-13 : in Cinnae Propemptico : ab Actio nauigantes stadia circiter LX ueniunt ad Isthmum Leucadiensium ; T. P. WISEMAN, Cinna the Poet and other Roman*

celle d'un propos dont on gratifiait une connaissance ou un ami à l'occasion de son départ<sup>38</sup>. Pour J.-P. Néraudeau, il s'agissait là d'un bel hommage adressé par un poète reconnu à un néophyte<sup>39</sup>. Est-il possible de dater ce propempticon et de savoir quelle était la destination du jeune romain ? *A priori*, ce départ et le ralliement du jeune Romain à César<sup>40</sup> eurent lieu avant 50/49 avant J.-C. pour deux raisons : d'une part, parce que l'on identifie généralement Lucius Helvius Cinna à un tribun de la plèbe homonyme et ami de César tué par erreur le 15 mars 44 avant notre ère<sup>41</sup>, Lucius Cornelius Cinna, et d'autre part, parce que les occupations d'Asinius Pollion entre 49 et 44 ne lui ont probablement pas laissé le loisir d'entreprendre ce genre de périple. Quant au lieu où s'est rendu le Marrucin, il est identifié, grâce à un autre extrait cité par Charisius<sup>42</sup>, comme étant la Grèce continentale ; il fit en effet une escale à Actium avant d'entreprendre une descente à l'intérieur des terres. Asinius Pollion a donc vraisemblablement séjourné durant quelque temps dans plusieurs cités grecques.

Cicéron argue que Marc Antoine, son adversaire qu'il vilipenda dans ses quatorze *Philippiques*, se consacra aux lettres grecques<sup>43</sup>. Selon Plutarque, le césarien étudia la rhétorique et se forma à l'art de la guerre pendant un temps en Grèce<sup>44</sup>. Dans un passage du *De oratore*, le triumvir rappelle qu'au cours de son voyage en Cilicie en tant que proconsul, il fit le choix de s'arrêter à Athènes, et que, retardé par le mauvais temps lors de sa traversée, il passa ses journées à discuter d'éthique et de rhétorique avec des orateurs, des philosophes et

---

*Essays*, Leicester, Leicester University Press, 1974, p. 48 ; A. S. HOLLIS, *Fragments of Roman Poetry c. 60 BC-AD 20*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 21.

<sup>38</sup> J. GRANAROLO, « L'époque néotérique ou la poésie romaine d'avant-garde au dernier siècle de la République (Catulle excepté) », *ANRW*, I, 3, Berlin, 1973, p. 300.

<sup>39</sup> J.-P. NÉRAUDAU, « Asinius Pollion et la poésie », *ANRW*, II, 30, 3, Berlin, 1983, p. 1733.

<sup>40</sup> Cf. *infra*

<sup>41</sup> SVET., *Caes.*, 52, 3 et 85 ; VAL. MAX., IX, 9, 1 ; APP., *BC*, II, 47 ; DIO CASS., XLIV, 50, 4 ; 52, 2 ; PLVT., *Brut.*, 20 ; *Caes.*, 68, 2. Seul Plutarque établit un lien entre le poète et le tribun. R. Flacelière (*Plutarque, vie de Brutus*, Paris, Les Belles Lettres, 1957, p. 115), estime que l'adjectif ποιητικός n'est qu'une simple glose. Cependant, nombreux sont les auteurs modernes, à l'instar de J. André (« Quelques points obscurs de la vie d'Asinius Pollion », *REL*, 25, 1947, p. 123), G. Zecchini (« Asinio Pollione : Dall'Attività politica alla riflessione storiografica », *ANRW*, II, 30, 2, Berlin, 1982, p. 1269) et surtout T. P. Wiseman (*Cinna the Poet and other Roman Essays*, Leicester, Leicester University Press, 1974, p. 45-46), à donner du crédit au texte de Plutarque. Selon ce dernier, dans la mesure où l'on retrouve le terme de ποιητικός dans tous les manuscrits, il ne peut avoir fait l'objet d'une simple glose.

<sup>42</sup> CHAR., dans *GLK*, I, p. 134, 12 : *ab Actio nauigantes stadia circiter LX ueniunt ad Isthmum Leucadensium*.

<sup>43</sup> CIC., *Orat.*, I, 82 : *Graecas litteras attigissem*. Voir : M. JALLET-HUANT, *Marc Antoine : Généralissime, prince d'Orient et acteur dans la chute de la République romaine*, Paris, Presses de Valmy, 2009, p. 25.

<sup>44</sup> PLVT., *Ant.*, II, 7.

des hommes d'État, parmi lesquels il mentionne Mnésarque, élève de Panetius, Charmadas et Ménédème. Son escale à Rhodes fut une occasion supplémentaire de converser et de débattre avec des sages grecs<sup>45</sup>.

M. Brutus, quant à lui, jouissait d'une grande renommée due à son attachement à la philosophie et aux lettres grecques. *Adulescens*, il passa quelques temps à Athènes à étudier les *litterae graecae* sous l'égide d'Aristus, le frère d'Antichos<sup>46</sup>, avec lequel, selon Plutarque, il vivait en excellents termes<sup>47</sup>. Il étudia aussi la rhétorique avec Pammenes<sup>48</sup> et Empylus à Athènes et à Rhodes, selon Aurelius Victor<sup>49</sup>. Cassius, compagnon césaricide de Brutus, étudia également dans cette île grecque renommée<sup>50</sup>. D'ailleurs, lorsque les habitants de celle-ci tentèrent de se protéger des extorsions qui eurent lieu en 43, ils lui adressèrent comme ambassadeur<sup>51</sup> son vieux professeur Archelaus.

Nous le voyons, pour les raisons qui viennent d'être évoquées, nombre de Romains du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère étaient partis étudier en Grèce. À cette époque tardive de la République, étudier en Grèce semblait n'être aucunement en inadéquation avec les principes de la *Romanitas*. Les aristocrates romains étaient en effet en accord avec leurs intérêts, et bien établis dans leurs carrières lorsqu'ils voulurent parfaire leur connaissance de la langue grecque ou décidèrent de marquer une pause dans leurs existences construites pour aller écouter les philosophes et les savants exposer leurs opinions et discuter de sujets concrets.

Les souvenirs des Romains à Athènes et à Rhodes<sup>52</sup> ont dû susciter, chez Cicéron et les autres jeunes hellénistes, une envie profonde de visiter les lieux de l'histoire, de la philosophie et de l'éloquence grecques, et de s'entretenir en termes plus ou moins familiers avec les émules représentatives des célèbres « écoles » athéniennes et rhodiennes.

---

<sup>45</sup> CIC., *Orat.*, I, 82 .

<sup>46</sup> CIC., *Ac.*, I, 3, 12.

<sup>47</sup> PLVT., *Brut.*, II, 3.

<sup>48</sup> CIC., *Or.*, 105 ; *Brut.*, 332.

<sup>49</sup> AVR. VICT., *Vir. ill.*, 82, 2.

<sup>50</sup> DIO CASS, XLVII, 33, 3 ; APP., *BC*, IV, 67.

<sup>51</sup> PLVT., *Ant.*, II, 7.

<sup>52</sup> PLVT., *Ant.*, II.

## b) Le séjour d'étude de Cicéron en Grèce

En 79/78 avant notre ère, Cicéron trouva opportun de relâcher ses efforts, et abandonna temporairement sa prometteuse carrière d'avocat à Rome pour effectuer un voyage en Grèce et en Asie afin d'y trouver une certaine quiétude et de parfaire sa formation. Cicéron, qui a toujours manifesté un grand intérêt pour la langue de Platon, se faisait d'ailleurs traiter de σχολαστικός et de Γραικός par le menu peuple<sup>53</sup>. À Athènes, il se lia d'amitié avec son compatriote Atticus. Dans son *De oratore*, il nous conte son séjour. Il écrit qu'il a apprécié l'enseignement de Métrodore de Scepsis, maître de rhétorique, philosophe<sup>54</sup>, historien antiromain<sup>55</sup> et homme politique entré dans les bonnes grâces de Mithridate VI, quand il était questeur en Asie. Il ajoute qu'à son retour de province, il séjourna quelques temps à Athènes, mais que, selon son opinion, l'étude de la philosophie devait se faire avec parcimonie<sup>56</sup>.

Cicéron mentionne également une longue liste rassemblant les académiciens et les personnes éclairées qui se trouvaient à Athènes lors de sa visite<sup>57</sup>. Le consul de 63 ne connaissait sans doute pas l'ensemble des membres de cet inventaire, ce qui l'amène à écrire : *audiui enim summos homines*<sup>58</sup>. Nous devrions en déduire qu'il a probablement entendu parler de certains de ces penseurs, mais qu'il ne les a pas tous entendus ni rencontrés. Il ajoute que, parmi ses concitoyens romains, seul Crassus a lu *Gorgias* de Platon. Cette information précise est d'un intérêt certain, car elle montre que l'étude des *litterae graecae* devait notamment consister en une lecture serrée et critique d'un classique de la littérature grecque. En outre, Cicéron reconnaît à Charmadas, un des disciples de Clitomaque et élève de Carnéade, une éloquence remarquable<sup>59</sup>.

---

<sup>53</sup> PLVT., *Cic.*, 5, 2.

<sup>54</sup> STRAB., XIII, 1, 55 ; *FGrH*, T 2, C. 609-610 ; T 4 A ; F 1. Voir : J.-M. ALONSO-NUNEZ, « Un historien antiromain : Métrodore de Scepsis », *DHA*, 10, 1984, p. 253-258.

<sup>55</sup> Métrodore est l'auteur d'une *Histoire de Tigrane d'Arménie*.

<sup>56</sup> *CIC.*, *Orat.*, II, 37 ; 88.

<sup>57</sup> *CIC.*, *Orat.*, I, 11.

<sup>58</sup> *CIC.*, *Orat.*, I, 11.

<sup>59</sup> *CIC.*, *Orat.*, II, 88. Charmadas et Philon de Larissa furent à la base de la quatrième réforme de l'Académie. Voir : C. BRITAIN, *Philon de Larissa : The Last of the Academic Sceptics*, 2001, Oxford, Oxford University Press, p. 46-58 ; 311-329.

Dans son *Brutus*, Cicéron nous livre un compte rendu plus détaillé de ce périple en terres helléniques. Il écrit :

« Arrivé à Athènes, je passai six mois avec Antiochus, le plus savant et le plus illustre philosophe de la vieille académie. Là, je recommençai sous un maître si riche et si habile à transmettre la science et l'étude de la philosophie que je n'avais jamais abandonnée, et dans laquelle je n'avais cessé, depuis ma première jeunesse, de chercher tous les jours quelque nouvelle connaissance. Dans le même temps, je ne laissais pas de m'exercer à l'art oratoire, auprès de Démétrius de Syrie, maître ancien et assez renommé. Ensuite je parcourus toute l'Asie, accompagné des plus grands orateurs, qui dirigeaient mes exercices avec beaucoup de complaisance. Le premier d'entre eux était Ménippe de Stratonice, l'homme, selon moi, le plus éloquent qu'il y eût alors dans toute l'Asie. Certes, si c'est le caractère de l'atticisme de ne rien dire d'affecté ni d'inconvenant, cet orateur mérite d'être compté parmi les Attiques. Denys de Magnésie ne me quittait pas ; j'avais aussi auprès de moi Eschyle de Cnide, Xénoclès d'Adramytte : c'étaient les plus célèbres rhéteurs de l'Orient. Je ne m'en tins pas encore là. Je vins à Rhodes, où je m'attachai de nouveau à ce même Molo, que j'avais entendu à Rome. Habile avocat, excellent écrivain, il savait en outre critiquer avec finesse, et donnait avec un rare talent de savantes leçons. Il réprima, ou du moins il fit tous ses efforts pour réprimer les écarts où m'entraînait la fougue d'un âge impunément audacieux, et pour resserrer dans de justes limites le torrent débordé d'une élocution redondante. »<sup>60</sup>

Cicéron était accompagné, pendant une partie de son déplacement, par son frère Quintus, son cousin Lucius, M. Pupius Piso, et son ami Atticus<sup>61</sup>. Tous furent présents dans le gymnase de Ptolémée où Antiochos d'Ascalon, philosophe grec académicien puis critique de l'école de Philon qui vécut à Alexandrie puis à Athènes, dispensait ses cours magistraux<sup>62</sup> ; ils ont dû y former un groupe suscitant l'intérêt ou la curiosité d'une frange des autochtones.

L'homme d'Arpinum assista sans aucun doute aux cours de la plupart des philosophes, platoniciens, épicuriens et stoïciens, en activité à Athènes à cette époque. Nous savons qu'Atticus et lui écoutèrent les Épicuriens Phèdre et Zénon<sup>63</sup>. Cicéron se consacra essentiellement à la philosophie, mais il passa aussi une partie de son temps à se former auprès du rhétoricien Démétrios de Syrie. Après avoir séjourné une demi-année à Athènes, le Romain se rendit en Asie, où il se forma auprès des plus éminents orateurs de l'époque<sup>64</sup>.

---

<sup>60</sup> CIC., *Brut.*, 315.

<sup>61</sup> CIC., *Fin.*, V, 1.

<sup>62</sup> D. SEDLEY (éd.), *The Philosophy of Antiochus*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012 ; J. BARNES, "Antiochus of Ascalon", dans M. GRIFFIN and J. BARNES (éd.), *Philosophia Togata : Essays on Philosophy and Roman Society*, Oxford, Oxford University Press, 1989, p. 51-96.

<sup>63</sup> CIC., *Fin.*, I, 16.

<sup>64</sup> Cf. *supra*

C'est probablement à ce moment-là qu'il rendit visite à P. Rutilius Rufus, en exil à Smyrne<sup>65</sup>. Rhodes, où il retrouva Molo sous la férule duquel il avait auparavant étudié à Rome, fut sa dernière étape. Une idée de l'analyse soignée et détaillée que Molo soumit comme exercice à ses étudiants a pu prendre forme à partir du commentaire de Cicéron qui met en avant la finesse de l'esprit critique et les talents de pédagogue de l'avocat et écrivain<sup>66</sup>. Plutarque ajoute qu'à Rhodes, l'orateur étudia, entre autres, avec Posidonios<sup>67</sup>, et qu'il fut très fier de pouvoir revendiquer le fait que ce dernier ait été son maître<sup>68</sup>.

Lorsque l'homme d'Arpinum revint à Rome deux ans plus tard, il avait, selon ses dires, mûri. En outre, sa déclamation était moins véhémence, et son style, moins impétueux. Il ajoute : « Ma poitrine s'était fortifiée, et mon corps avait acquis un embonpoint raisonnable. »<sup>69</sup>

Le récit du séjour d'étude de Cicéron manque cruellement de détails. Dès lors, il nous est particulièrement difficile de nous faire une idée précise de son apprentissage en terres grecophones. Nous constatons toutefois que son apprentissage auprès des professeurs de rhétorique consistait en la préparation d'exercices qui étaient rendus, puis discutés et critiqués à l'aide de conseils pratiques et de suggestions d'amélioration, mais également d'écoute des interprétations personnelles des pédagogues et philosophes grecs. Nous pouvons dès lors imaginer que son travail avec ces derniers consistait en une lecture critique des œuvres majeures de la littérature grecque, mais surtout en des discussions sur des sujets, le plus souvent, d'ordre philosophique, ainsi qu'en l'assistance à des débats et à des exposés divers.

À l'époque de Cicéron, étudier à l'étranger était donc devenu une habitude répandue. Nous connaissons au moins quatre autres jeunes hommes *ciues Romani* qui étudièrent également à Athènes, à la même époque : Messala, L. Calpurnius Bibulus, le fils du collègue et ennemi de César, Manlius Acidinius<sup>70</sup>, et le poète Horace<sup>71</sup>. Ce dernier, dans sa brève allusion sur la vie,

---

<sup>65</sup> CIC., *Brut.*, 85.

<sup>66</sup> CIC., *Brut.*, 316 : *in notandis animaduertendis que utiis et instituendo docendoque prudentissimum.*

<sup>67</sup> Cf. *supra*

<sup>68</sup> CIC., *Brut.*, 4, 5.

<sup>69</sup> CIC., *Brut.*, 315.

<sup>70</sup> CIC., *Att.*, XII, 32, 2. Dans *Ad Fam.*, XII, 16, 1, Trebonius fait mention d'*omnibus iis qui Athenis sunt.*

<sup>71</sup> HOR., *Ep.*, II, 2, 41-45.

mentionne uniquement ses études de géométrie et sa quête de vérité dans les jardins d'Académus<sup>72</sup>.

Toutefois, la documentation nous renseigne surtout sur le séjour d'étude du fils de Cicéron. C'est celui-ci que nous étudierons dans le chapitre suivant, lequel constitue le cœur de ce travail.

### c) Le séjour en Grèce de Marcus Tullius Cicero *filis*

Puisque l'éducation du fils de Cicéron nous est plus abondamment décrite que celle de la plupart des autres citoyens romains ayant vécu à la fin de la République, et ce, dans la mesure où, dans la correspondance du consul de 63, elle fait l'objet de pléthore de détails, nous en donnerons, dans le présent travail, une vision moins parcimonieuse. Nous prendrons en compte le rôle impérieux que tenait la volonté paternelle dans l'orientation du jeune homme. Si Cicéron le Jeune n'était certainement pas un Romain typique de son époque, il n'est pas difficile de différencier ce qui était propre aux jeunes membres des familles nobles et équestres, et ce qui relevait de l'éducation plébéienne, laquelle était, sauf exception, privée du voyage formateur en Grèce.

Marcus naquit vers la mi-juillet 65 avant J.-C.<sup>73</sup>, la même année que Horace, et fut véritablement la prunelle des yeux de son père, car ce dernier se montra sensible aux qualités de son fils. En digne héritier de Cicéron, Marcus fut très tôt disposé à étudier les disciplines du *trivium* et du *quadriuium*<sup>74</sup>. C'est sans doute la raison pour laquelle Cicéron l'envoya, selon son souhait, chez Atticus, en Grèce<sup>75</sup>, auprès duquel il apprit le grec.

Vraisemblablement débutée en 56, la formation de Marcus a été jalonnée de rencontres avec moult tuteurs grecs, parmi lesquels Tyrannion, pédagogue à domicile<sup>76</sup>, Peonius, maître de rhétorique<sup>77</sup>, et Dionysius, dont nous ne savons que peu de choses<sup>78</sup>. En outre, Cicéron en

---

<sup>72</sup> HOR., *Ep.*, II, 2, 43-45.

<sup>73</sup> CIC., *Att.*, I, 2, 1.

<sup>74</sup> C. WOLFF, *L'éducation dans le monde romain : du début de la République à la mort de Commode*, Paris, Picard, 2015, p. 49-102.

<sup>75</sup> CIC., *Att.*, II, 7, 5 ; 9, 4 ; 15, 4.

<sup>76</sup> CIC., *Q. Fr.*, II, 4, 2 ; III, 4 ; 5 ; 6.

<sup>77</sup> CIC., *Q. Fr.*, III, 3, 4.

personne, en tant que père attentif à l'épanouissement intellectuel et moral de sa progéniture, prit en main son instruction quand l'urgence des affaires le permettait<sup>79</sup>. Dans son *De partitionibus oratoriae*, Cicéron rappelle que le grec était la langue de culture par excellence et entend montrer combien son fils avait eu à cœur de lui montrer qu'elle constituait le socle de l'art oratoire occidental : « Mon père, je souhaiterais vraiment, si vous en avez le temps et si cela vous plaît, que vous voulussiez bien me rappeler en latin les préceptes que vous m'avez donnés en grec sur l'éloquence. »<sup>80</sup>

En 51 avant J.-C., Marcus accompagna Cicéron en Cilicie, lorsque celui-ci fut nommé proconsul de cette province d'Asie, mais Quintus (le fils du frère cadet de son père)<sup>81</sup> et lui ne furent aucunement autorisés à négliger leurs études pour autant. Dionysius fut de nouveau sollicité par Atticus<sup>82</sup>. Pendant la campagne d'été de 51, ils furent envoyés en Galacie avec Deiotarus pour être mis à l'abri<sup>83</sup>, et ne revinrent à Laodicée (en Cilicie) qu'au mois de décembre de l'année suivante<sup>84</sup>. En mars 50, Cicéron écrivit à Atticus de Laodicée pour lui faire savoir que les deux jeunes Cicéron, qui s'appréciaient beaucoup, étudiaient ensemble. Il ajoute que l'on pouvait leur appliquer ce qu'Isocrate disait d'Éphore et de Théopompe : l'un avait besoin qu'on lui tienne la bride, l'autre qu'on lui donna de l'éperon. Dans cette missive, Cicéron précise qu'il était tout à fait satisfait du cours que dispensait Dionysius, même si celui-ci pouvait se montrer violent et colérique<sup>85</sup>.

Ainsi que nous le livre Plutarque, le voyage de retour à Rome de Cicéron ne fut pas entrepris avant l'été 50, et des haltes eurent lieu à Rhodes, à Éphèse et à Athènes, haltes émanant, du moins en partie, d'un désir nostalgique de la part de l'ancien consul de revoir les lieux où il fit ses études, mais probablement aussi d'une volonté de présenter les principales

---

<sup>78</sup> CIC., *Att.*, IV, 8-15. Cf. *infra*

<sup>79</sup> CIC., *Q. Fr.*, II, 12, 2. Voir : J. CARCOPINO, *Les secrets de la Correspondance de Cicéron*, t. 1, Paris, L'Artisan du Livre, 1947, p. 251.

<sup>80</sup> CIC., *Part.*, 1, 1 : *Studeo, mi pater, latine ex te audire ea quae mihi tu de ratione dicendi graece tradidisti, si modo tibi est otium et si uis.*

<sup>81</sup> CIC., *Q. fr.*, II, 12, 2 ; III, 3, 1 ; 4 ; III, 4, 6. Voir : I. M. GARRIDO BOZIC, "Quintus filius", *Greece and Rome*, 20, 1951, p. 13.

<sup>82</sup> CIC., *Att.*, IV, 18, 5.

<sup>83</sup> CIC., *Att.*, V, 17, 3.

<sup>84</sup> CIC., *Att.*, V, 20, 9, 3.

<sup>85</sup> CIC., *Att.*, VI, 1, 12.

terres helléniques à ses fils<sup>86</sup>. Après avoir fait l'admiration de toute la Grèce, poursuit Plutarque, il revint à Rome, où il trouva les esprits tellement échauffés que la guerre civile ne devait pas tarder à éclater<sup>87</sup>.

De retour en Italie, à la fin de l'an 50, Cicéron souhaita conserver Dionysius comme professeur pour Marcus. Cette intention était louable mais, en raison du conflit intestine imminent, le Romain n'était peut-être pas conscient des risques qu'il faisait courir au pédagogue. Au demeurant, ce fut avec tristesse qu'il donna à son fils Marcus la *toga pura* à Arpinum, dans sa propriété familiale, et non pas à Rome<sup>88</sup>, en mai 49 avant J.-C.<sup>89</sup> L'éducation de Cicéron le Jeune étant désormais définitivement interrompue par la guerre, le 7 juin 49, le père et le fils s'embarquèrent en Grèce pour rejoindre les Pompéiens<sup>90</sup>.

Pompée confia à Marcus le commandement d'une troupe de cavalerie<sup>91</sup>. *Magnus*, qui pouvait compter sur la *fides*<sup>92</sup> du jeune homme au camp républicain, avait remarqué sa capacité à monter à cheval, à manier la lance et à faire preuve d'endurance. Toutefois, il n'envisagea probablement pas un service réel, si l'on peut considérer le fier mutisme de son père qui avait la volonté de diriger Marcus vers une existence intellectuelle. Après la déroute de Pompée à Pharsale en 48 avant J.-C., où Cicéron le Jeune semblait avoir été présent<sup>93</sup>, ce dernier rejoignit son père, son oncle et son cousin à Patras. En juin 47, Cicéron songea à envoyer son fils à César avec Cn. Sallustius<sup>94</sup>, mais le dictateur s'attarda à Alexandrie<sup>95</sup>.

---

<sup>86</sup> PLVT., *Cic.*, 36, 7.

<sup>87</sup> PLVT., *Cic.*, 36, 7.

<sup>88</sup> La prise de la toge virile avait d'ordinaire lieu le jour des *Liberalia*. Ce jour-là, Rome offrait un aspect tout particulier. Nous supposons toutefois que Marcus ait, comme l'exigeait la coutume, offert un sacrifice aux Lares.

<sup>89</sup> CIC., *Att.*, IX, 19, 1.

<sup>90</sup> CIC., *Fam.*, XIV, 7, 3.

<sup>91</sup> CIC., *Off.*, II, 45.

<sup>92</sup> Certaines compromissions auxquelles Cicéron le Jeune dut sa carrière politique sous l'empire, au détriment de ses devoirs à l'égard de la mémoire de son père, ont miné sa *pietas* familiale. Voir : J. CARCOPINO, *Les secrets de la Correspondance de Cicéron*, t. 2, Paris, L'Artisan du Livre, 1947, p. 363 s. et 430 s.

<sup>93</sup> P. GRIMAL, *Cicéron*, Paris, Tallendier, 2012, p. 408.

<sup>94</sup> CIC., *Att.*, XI, 17, 1 ; *Fam.*, XIV, 11.

<sup>95</sup> CIC., *Att.*, XI, 18, 1 ; *Fam.*, XIV, 15.

Bénéficiant de la *clementia* césarienne<sup>96</sup>, tous trois purent rentrer en Italie ; ils demeurèrent plusieurs mois à Brindes jusqu'au retour de César d'Orient l'année suivante<sup>97</sup>.

Cicéron, qui ne perdait pas de vue la carrière politique de son fils, le fit nommer édile à Arpinum pour l'année 46. L'orateur prétendit que Marcus tenait beaucoup au succès de son administration<sup>98</sup>. Ce goût pour la vie militaire a apparemment été l'un des penchants du jeune homme car, en 46, il insista auprès de son père pour obtenir la permission de rejoindre César en Espagne afin d'y combattre l'armée de Sextus Pompée. Cicéron fit tout ce qu'il put pour le convaincre de renoncer à ce projet<sup>99</sup>. Il est possible que le jeune Marcus, qui souffrait alors de la dislocation du mariage de ses parents et de la répudiation, au début de l'année 46<sup>100</sup>, d'une mère pour laquelle il exprimait son affection, ait voulu prendre certaines distances vis-à-vis de son père. En février 45, Cicéron *fils* connut un nouveau chagrin, lorsqu'il apprit la mort de sa sœur. Il songea alors à s'établir à Rome<sup>101</sup>.

C'est à ce moment-là que Cicéron prit la décision d'envoyer Marcus à Athènes pour étudier<sup>102</sup>. Pour M. Testard, Cicéron avait l'impression que Marcus lui échappait. C'est la raison pour laquelle il comptait tout faire pour retenir son affection et sauvegarder son avenir ou du moins ses propres vues sur l'avenir de son fils, tout en le ramenant à la vie intellectuelle<sup>103</sup>. À

---

<sup>96</sup> Pollion, par le biais de Dion Cassius, semble avoir rapporté une autre phrase de César qui mettait en relief la *clementia Caesaris*. Après sa victoire sur le terrain découvert de Pharsale, l'adversaire de Pompée aurait dit : « Je n'ai aucun reproche à faire à des hommes qui s'étaient déclarés pour Pompée, leur ami, et qui ne me devaient rien. » DIO CASS., XLI, 62, 3 : οὐδέν με ἠδικήκασιν οἱ τὰ τοῦ Πομπηίου φίλου σφίσις ὄντος ἐσπούδασαν, μηδεμίαν εὐεργεσίαν παρ' ἑμοῦ ἔχοντες.

<sup>97</sup> M. TESTARD, « Le fils de Cicéron, destinataire du *De Officiis* », BAGB, 2, 1962, p. 198-213.

<sup>98</sup> CIC., *Fam.*, XI, 11, 3.

<sup>99</sup> CIC., *Att.*, XII, 7 : « J'ai élevé deux objections : la première que je vous ai faite à vous-même, c'est qu'il fallait craindre de se faire tort ; que c'était déjà bien assez d'avoir quitté un drapeau, sans aller encore se ranger sous le drapeau contraire ; la seconde, que ce serait un supplice pour lui de voir son frère (son cousin, le fils de Quintus) devenu l'objet de toutes les préférences et de toutes les faveurs. J'ai ajouté qu'il me ferait plaisir en payant mes sacrifices par un peu de condescendance ; mais, après tout, je l'ai laissé le maître, car j'ai cru m'apercevoir que vous n'étiez pas très-opposé à son dessein. »

<sup>100</sup> J. CARCOPINO, *Les secrets de la Correspondance de Cicéron*, t. 1, Paris, L'Artisan du Livre, 1947, p. 241.

<sup>101</sup> CIC., *Att.*, XII, 32, 2.

<sup>102</sup> P. GRIMAL, *Cicéron*, Paris, Tallendier, 2012, p. 387.

<sup>103</sup> M. TESTARD, « Le fils de Cicéron, destinataire du *De Officiis* », BAGB, 2, 1962, p. 200. Il semble que ce fut à cette époque que Cicéron composa ses *Partitiones Oratoriae*, qu'il dédia à son fils. La *praefatio* et la conclusion reflètent en tout cas l'état d'esprit et les vœux de l'auteur : un père attentif et plein d'ambition pour sa progéniture, s'adresse à un fils avide de connaissances, qui a pris l'initiative du dialogue et l'achève sur la résolution la plus fervente et toute chargée de reconnaissance.

tout le moins, apprendre la rhétorique et la littérature grecques à Athènes était devenu une activité qui permettait de surpasser ses congénères sur le plan intellectuel, comme l'écrivit Atticus à Marcus une lettre sur un ton paternel<sup>104</sup>.

En mars 45, l'avocat et homme politique romain écrivit à Atticus pour lui demander comment seraient gérés les fonds de Marcus concernant ses dépenses. Deux options s'offraient alors à lui : soit il pourrait emporter de l'argent, soit il utiliserait une lettre de crédit<sup>105</sup>. Il lui fut rapidement répondu qu'un document de ce type pouvait être utilisé<sup>106</sup>. Aussi, des dispositions dans ce sens furent prises, car le moment du départ était proche. S'il fit preuve de *pietas* à l'égard de son père, Marcus n'était pas satisfait des modalités adoptées par celui-ci. Cicéron avait pourtant décidé de lui allouer pour ses dépenses le revenu de deux biens fonciers, l'un situé à l'Argiletum, et l'autre sur l'Aventin. Le 28 mars, il écrivit donc à Atticus pour lui demander d'avoir une discussion à cœur ouvert avec son fils afin que celui-ci accepte de vivre avec ce revenu – très élevé – qui s'élevait à 80 000 sesterces<sup>107</sup> ; Cicéron fit notamment savoir à son correspondant que Bibulus, Acidinus et Messala n'auraient pas de meilleures conditions de vie que sa progéniture<sup>108</sup>.

Marcus partit probablement un peu plus tard qu'escompté, à la fin mars ou au début du mois d'avril 45<sup>109</sup>. Cicéron le Jeune semblait ne pas avoir adopté un comportement digne de son rang puisque, avant le 23 mai 45, Cicéron, qui n'était pas indifférent à la conduite de son fils, félicita Atticus d'être intervenu pour un motif et dans des conditions que nous ignorons, par une lettre empreinte à la fois de sévérité et de tempérance<sup>110</sup>. Le 11 juillet, Cicéron, qui avait entendu dire que son fils avait pris le bateau jusqu'à Corcyre, s'en enquerra auprès de son ami séjournant à Athènes<sup>111</sup>.

Malheureusement pour l'historien moderne, pendant presque un an, le jeune romain ne donna aucune nouvelle de lui. Cicéron se plongea alors corps et âme dans l'écriture ; il rédigea

---

<sup>104</sup> CIC., *Att.*, XIII, 1, 1.

<sup>105</sup> CIC., *Att.*, XII, 24, 1.

<sup>106</sup> CIC., *Att.*, XII, 27, 2.

<sup>107</sup> CIC., *Att.*, XVI, 1, 5.

<sup>108</sup> CIC., *Att.*, XII, 32, 2.

<sup>109</sup> CIC., *Att.*, XII, 32, 2. Cette lettre fut écrite le 28 mars 45, et fait penser à un départ imminent.

<sup>110</sup> CIC., *Att.*, XIII, 1, 1.

<sup>111</sup> CIC., *Att.*, XIII, 24.

notamment le *De Officiis*, adressé à Marcus et dans lequel il fait remarquer que ce dernier, au cours de l'hiver 44, étudia pendant un an à Athènes auprès de Cratippe de Pergame<sup>112</sup>, philosophe péripatéticien qui lui enseigna la philosophie. Après avoir stipulé à son fils qu'il se trouvait à bonne école, Cicéron conseilla à celui-ci de réunir les lettres grecques et les lettres latines, non seulement en philosophie, mais aussi dans l'exercice de l'art oratoire afin de maîtriser parfaitement les deux langues avec une égale perfection. Dans la suite de cette missive, Cicéron parle fièrement de l'opportunité qu'eut Marcus, à l'époque, d'étudier avec un professeur de premier ordre, et lui promet qu'il continuerait aussi longtemps qu'il le souhaiterait ou le jugerait nécessaire<sup>113</sup>.

Cicéron *fils* réapparaît dans la correspondance cicéronienne, dès le 15 avril 44, et ce, dans plus d'une douzaine de lettres qui s'échelonnent jusqu'au 17 juillet de la même année. Dans la seconde moitié du mois d'avril 44 avant notre ère, Cicéron écrivit à Atticus pour lui faire savoir qu'il avait reçu de Marcus une longue lettre de style classique qui l'avait convaincu de ses progrès<sup>114</sup>. Néanmoins, sur d'autres points, il semblait douter de son fils<sup>115</sup>. Le 26 avril, il suggéra qu'il lui serait sans doute utile de se rendre en personne en Grèce<sup>116</sup>, une idée qu'il avait toujours à l'esprit le 3 mai<sup>117</sup>. Néanmoins, ce fut plutôt la situation intérieure de Rome après les Ides de Mars qui l'amena, en août, à tenter de partir pour la Grèce, un voyage dont il fut, après avoir appareillé, provisoirement dissuadé par des vents contraires<sup>118</sup>.

En mai de la même année, une autre missive, moins plaisante cette fois, écrite de la main de Leonides, lequel fut l'un des précepteurs de Cicéron le Jeune, fut lue par Cicéron<sup>119</sup>. Le

---

<sup>112</sup> CIC., *Off.*, I, 1.

<sup>113</sup> CIC., *Off.*, I, 2.

<sup>114</sup> CIC., *Att.*, XIV, 11, 2.

<sup>115</sup> CIC., *Att.*, XIV, 7, 2.

<sup>116</sup> CIC., *Att.*, XIV, 13, 4 : *ad confirmationem Ciceronis*. M. Testard (« Le fils de Cicéron, destinataire du *De Officiis* », *BAGB*, 2, 1962, p. 202) écrit : « Est-ce par un simple hasard que Cicéron dans cette lettre où il songe à affermir son fils dans la voie qu'il veut pour lui, cite à Atticus deux vers d'Homère, Iliade, V, 428-429, où Zeus détourne Aphrodite des travaux de la guerre en faveur des soins de l'hyménée, mais Cicéron, ici, altère la citation et remplace γάμοιο par λόγοιο : il s'agit alors de renoncer à l'armée, en faveur de la vie intellectuelle... tout le drame de l'éducation du jeune Marcus. »

<sup>117</sup> CIC., *Att.*, XIV, 16, 4.

<sup>118</sup> CIC., *Fam.*, XII, 25, 1.

<sup>119</sup> CIC., *Att.*, XIV, 16, 3-4.

pédagogue n'y mit nullement en avant les progrès de son élève. Toutefois, aucune lettre de la part de Hérodes, qui était probablement un proche d'Atticus, ne parvint à Cicéron.

En juin 44, C. Trebonius, qui était alors en route pour sa province d'Asie, fit une halte à Athènes, et rendit visite à Marcus. La lettre de Trebonius à Cicéron rassura celui-ci tout en donnant l'impression que les deux hommes avaient éprouvé le besoin de faire le point<sup>120</sup>. Les propos tenus par le pédagogue à propos de son étudiant Marcus étaient dithyrambiques et sans doute exagérés : son application à l'étude et son excellente réputation auraient été telles qu'aucun de ses camarades ne pouvait espérer le surpasser<sup>121</sup>. Après avoir fait des éloges envers Marcus quant à son investissement dans ses études et sa bonne conduite puis avoir rappelé à quel point il tenait au jeune homme, en termes qui durent réchauffer le cœur de son père, il revint sur ce qui semble avoir été le véritable enjeu de ce courrier. Trebonius argua à son correspondant que Marcus lui avait nonchalamment fait savoir qu'il aimerait visiter l'Asie, et qu'il lui avait répondu qu'il s'agissait là d'une excellente idée. Il ajouta que, pour ce faire, ne pouvait pas y avoir de période plus propice que celle durant laquelle il exerçait sa fonction de gouverneur. Il suggéra que, Cratippe étant présent<sup>122</sup>, il n'y avait aucune raison de se soucier que le voyage prenne des allures de vacances estivales. Ce que répondit Cicéron peut être laissé à l'appréciation du lecteur, mais il semblerait que le projet ait été avorté ou ait été reporté *sine die*, car il ne fut plus question de ce voyage dans la suite de la correspondance du Romain. Selon nous, si Marcus fils avait eu besoin d'évasion, c'était sans doute pour la bonne et simple raison qu'il désirait, pour un temps, échapper à la vie studieuse.

Toujours au mois de juin 44, l'orateur fait mention d'une nouvelle lettre de Marcus<sup>123</sup>. Son association quelque peu impatiente et la répétition de ses remarques sur le style suggèrent que c'était la première qu'il avait reçue de son fils depuis avril. Le texte rédigé par Cicéron *fils* remplit de fierté Cicéron *père*, lequel prétendit qu'il oserait le déclamer dans un cercle littéraire<sup>124</sup>. D'autres missives de Leonides et de Herodes furent également envoyées à Cicéron à la même période. Le premier était encore très réservé dans ses remarques, mais le second était tout à fait élogieux. Il semblerait que les missives de Herodes, écrites à la même période

---

<sup>120</sup> CIC., *Fam.*, XII, 16, 1-2.

<sup>121</sup> CIC., *Fam.*, XII, 16, 1.

<sup>122</sup> Cicéron, dans son *De Officiis*, parle de Cratippe à plusieurs reprises et toujours avec considération.

<sup>123</sup> CIC., *Att.*, XV, 16a.

<sup>124</sup> CIC., *Att.*, XV, 16a.

et sur le même ton que la lettre de Trebonius, aient eu pour but d'appuyer la requête de Cicéron *fils*, lequel désirait séjourner quelques jours en Asie, et de faire ainsi fléchir le père intransigeant par le biais de renforcements positifs. D'ailleurs, Cicéron avoua être volontiers crédule.

En juin, Marcus avait écrit à Tiron, car Cicéron évoqua ce courrier deux jours plus tard<sup>125</sup>. L'*adulescens* se plaignait auprès de son affranchi de ne pas avoir reçu le moindre sou depuis le premier avril. Cicéron, bien que blessé dans son orgueil par le fait que son fils ait eu recours à un intermédiaire (son secrétaire et confident) plutôt qu'à lui-même, demanda à Atticus d'organiser le crédit de l'année suivante à Athènes afin que le jeune homme n'ait aucun problème d'ordre pécuniaire. La situation se clarifia quelque peu dans le courant du mois de juillet 44 par l'arrivée à Athènes d'Ovius<sup>126</sup>, lequel fit part de l'explication de Marcus selon lequel sa dotation était tout à fait suffisante, mais que Xénon, épicurien et ami de Cicéron qui gérait ses comptes, lui donnait de l'argent avec parcimonie<sup>127</sup>.

La dernière correspondance de la série émane du jeune Marcus et est, une fois de plus, destinée à Tiron<sup>128</sup>. Sa date ne peut ni être déterminée avec précision<sup>129</sup> ni être corrélée aux autres. Tout y est contrition, gravité, douceur et légèreté ; mêlant à tout cela de la familiarité et de l'affection pour Tiron. Ce que Cicéron *fils* avait à dire de sa relation avec ses professeurs et précepteurs est très intéressant pour l'historien. Il arguait qu'il était plus un fils qu'un étudiant aux yeux de Cratippe, dont il appréciait vraiment les cours magistraux, et qu'il était réellement fasciné par le charisme de ce dernier. Les deux hommes avaient le goût des discussions intellectuelles et de l'érudition puisqu'ils passaient ensemble des journées entières et, souvent, une partie des nuits. Cicéron le Jeune ajouta qu'il l'invitait régulièrement à dîner, et qu'à cette occasion, le professeur « déposait la gravité du philosophe pour parler et rire ». Le jeune homme appréciait tout autant la sévérité des mœurs de son mentor grec, lesquelles mœurs faisaient écho aux *mores maiorum* propres à la *Romanitas*, que sa compagnie aimable. Autrement dit, il lui reconnaissait la capacité de faire naître des questions littéraires et philosophiques au milieu de propos joyeux.

---

<sup>125</sup> CIC., *Att.*, XV, 15, 4.

<sup>126</sup> CIC., *Att.*, XVI, 1, 5.

<sup>127</sup> CIC., *Att.*, V, 10, 5 ; 11, 6.

<sup>128</sup> CIC., *Fam.*, XVI, 21.

<sup>129</sup> Sans doute entre fin août et début septembre.

Dans la même lettre, le Romain explique en outre que Gorgias lui était d'une grande utilité pour les exercices de déclamation de vers grecs auxquels il se livrait quotidiennement. Pourtant, Cicéron aura à déplorer l'attitude de Gorgias puisqu'il le renverra<sup>130</sup>. Marcus avait récemment commencé des exercices de rhétorique grecque avec un homme du nom de Cassius, et espérait faire de même en latin avec un certain Brutus, dont il appréciait tant la compagnie qu'il avait loué un appartement près du sien. Plutarque<sup>131</sup> explique que, malheureusement, le rhétoricien respectable entraînait le fils de Cicéron dans des tournées de fêtes endiablées, et qu'ils se soûlaient ensemble. Au surplus, en septembre 44, Brutus apparut à Athènes et, tel un joueur de flûte, détourna, par la ruse, la plupart des étudiants de leurs études<sup>132</sup>.

Il est important de souligner que Marcus n'était nullement isolé des intellectuels grecs, car il rassura Tiron en lui expliquant qu'il faisait partie d'un petit cercle d'érudits issus de plusieurs cités grecques qui souhaitaient partager leur savoir. Selon Cicéron, il s'agissait principalement de personnes que Cratippe avait amenées avec lui de Mytilène<sup>133</sup>. Si la vie de Marcus a été rythmée par des périodes successives de relative oisiveté et de maturation intellectuelle, il semble donc que le jeune romain ait eu la volonté de répondre aux attentes paternelles en prenant conscience de l'importance de s'entourer d'*exempla* dignes d'émulation. Il était désormais devenu clair que le pouvoir des mots – grecs et latins – pouvait surpasser celui des armes.

Telle est la vision qui nous est donnée de la vie d'étudiant de l'aîné des fils de Cicéron. L'image de l'étudiant romain à Athènes obtenue par cette suite de courriers manque véritablement de profondeur. Il sera toutefois compris que les riches romains se devaient de prendre leurs dispositions par rapport à l'enseignement en Grèce, et qu'il n'y avait pas de cours organisés au sens où nous l'entendons aujourd'hui ni de durée officielle en termes de cursus d'études. Il nous paraît en outre totalement erroné de parler d'« universités » grecques, ou de faire de Leonides l'une des autorités de la nouvelle Académie. Nous ne savons que trop

---

<sup>130</sup> CIC., *Fam.*, XVI, 21, 6 ; PLVT., *Cic.*, 24.

<sup>131</sup> PLVT., *Cic.*, 24, 8.

<sup>132</sup> PLVT., *Brut.*, 24, 2.

<sup>133</sup> CIC., *Fam.*, XVI, 21.

peu de choses sur l'organisation de cette dernière<sup>134</sup> pour être capable d'ajouter quelque chose de probablement aussi vrai que ce qui nous a été dit des études de Marcus sous l'égide de Cratippe. Nous voyons au moins que l'apprentissage des Romains en Grèce était principalement orienté autour de la philosophie et de la rhétorique grecques.

Par ailleurs, nous savons que les professeurs de langue et de littérature grecques étaient susceptibles de se déplacer. En effet, Cratippe a vécu et a enseigné à Mytilène pendant quelque temps avant de venir s'installer et professer à Athènes<sup>135</sup>. Cela a toujours été vrai, au moins depuis l'époque de Panetius, et continua de l'être comme pour Lucien qui avançait par étapes de Samosate à Lyon.

\* \* \*

À l'époque de Sylla<sup>136</sup>, l'essor de l'intérêt porté à l'hellénisme de même que le désenclavement de l'est amenèrent et rendirent possibles des séjours en Grèce dont le but était d'y étudier sérieusement. Comme l'explique L. Canfora, il convenait alors d'user de la langue grecque lorsque l'on tentait de faire comprendre ce qui ne pouvait être dit<sup>137</sup>. C'est sans doute grâce à leur voyage sur les terres homériques que les Romains issus de la noblesse et de l'ordre équestre ont pu comprendre et mémoriser les expressions grecques de certains de leurs dirigeants, à l'instar de César<sup>138</sup>. De plus, si, à Rome, le grec était également la langue des esclaves, plébéiens, aisés ou non, affranchis et esclaves s'opposaient sur ce point aux couches supérieures.

Ce que nous apprenons d'un groupe de jeunes citoyens romains suggère que, du temps de Cicéron, près d'un siècle après la « seconde hellénisation », étudier à l'étranger se révélait être une pratique fréquente et communément admise pour les jeunes fils de la Louve fortunés et

---

<sup>134</sup> L. CARLOS, *Cicero Academicus : Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*, Rome, EFR, 1992 ; A. A. LONG et D. N. SEDLEY, *Les philosophes hellénistiques*, Paris, Flammarion, 1997.

<sup>135</sup> J.-L. FERRARY, « Les Grecs des cités et la *ciuitas Romana* », dans P. FRÖHLICH et Ch. MÜLLER (dir.), *Citoyenneté et participation à la basse épique hellénistique*, Genève, Droz, 2005, p. 61.

<sup>136</sup> Marius, qui entendait se distinguer de Sylla, lettré et helléniste, se plaisait à dire qu'il n'avait jamais étudié la culture grecque et que, même s'il était capable de parler cette langue, il n'y recourait jamais à propos des choses notables. PLVT., *Mar.*, 2, 2 ; 31, 5 ; SALL., *Jug.*, 63, 3 ; 85, 32 ; 95, 3 ; CIC., *Arch.*, 20 ; VAL. MAX., II, 2, 3.

<sup>137</sup> L. CANFORA, *Jules César. Le dictateur démocrate*, Paris, Flammarion, 2001, 2<sup>e</sup> éd., p. 79.

<sup>138</sup> PLVT., *Caes.*, 32 et 46.

ambitieux. Nous pouvons en effet prétendre que ceux-ci commencèrent à profiter de leur voyage en Grèce pour visiter des centres d'enseignement du grec, et surtout pour écouter et converser avec les érudits. Les endroits les plus fréquentés étaient Athènes et Rhodes. Les villes d'Asie étaient également appréciées, mais nous n'avons que peu de mentions de noms de cités à l'exception de ceux de Mytilène et d'Éphèse.

En décrivant la ville de Tarse telle qu'elle était à l'époque d'Auguste tout en louant l'esprit encyclopédique de ses habitants, Strabon consacre un paragraphe de sa *Géographie* à l'importance de ce centre culturel et éducatif<sup>139</sup>. Il compare notamment cette cité d'Asie à Athènes, à Alexandrie<sup>140</sup> ainsi qu'à d'autres lieux importants qui comportaient des σχολαὶ καὶ διατριβαὶ φιλοσόφων (« des écoles et des demeures de philosophes »).

Nous l'avons vu, Cicéron le Jeune appréciait l'érudition de ses maîtres grecs et passait la plus grande partie de son temps avec ceux-ci. En Grèce, le jeune romain s'est entretenu de questions littéraires et philosophiques avec les éminents représentants de plusieurs écoles de pensée. Il a par ailleurs lu un certain nombre de grands classiques de la pensée hellénique et s'est quotidiennement prêté aux exercices de déclamation de vers grecs auxquels, à la fin de son séjour, il a vraisemblablement été rompu. Marcus, malgré quelques épisodes de relatif relâchement, a surtout véritablement joui de pouvoir se fondre dans le microcosme sapientiel grec afin de parfaire ses connaissances et de s'élever sur le plan intellectuel et moral.

Toutefois, dès le début du principat, la pratique du voyage intellectuel en Grèce semble être progressivement tombée en désuétude. En effet, le nombre de personnes connues pour avoir étudié à l'Est diminua considérablement. En outre, celles-ci n'étaient plus toujours des membres de familles romaines distinguées. Si Tibère passa plus de sept ans seul à Rhodes<sup>141</sup>, il est difficile de trouver des exemples similaires parmi les membres des dynasties julio-claudiennes et flaviennes.

Les raisons de ce déclin sont discutables. Toutefois, nous pensons que, comme à l'époque de Caton l'Ancien, il y eut de la part de certains hommes d'influence romains une méfiance

---

<sup>139</sup> STRAB., *Geogr.*, XIV, 5, 13.

<sup>140</sup> Les Romains se rendaient rarement à Alexandrie avec des objectifs d'étude. La raison est probablement à rechercher dans les relations politiques qu'entretenaient cette ville et Rome. À la fin de la République, les Alexandrins posèrent un regard méfiant sur les Romains qui avaient englouti tout ce qui restait du royaume du diadoque Ptolémée, et qui avaient des vues sur l'Égypte. En de pareilles circonstances, les Romains n'étaient pas censés être les bienvenus à Alexandrie.

<sup>141</sup> SVET., *Tib.*, 11, 1.

instinctive de la culture grecque. Celle-ci s'est exprimée de façon répétée et de différentes manières, mais jamais plus succinctement que dans les mots d'Agrippine qui, comme le rapporte Suétone, ont découragé Néron, lequel cultivait pourtant « tous les arts depuis sa naissance »<sup>142</sup>, de l'étude de la philosophie qu'elle lui représentait comme nuisible<sup>143</sup>. En outre, et surtout, il faut garder à l'esprit que dès l'époque d'Auguste, Rome était devenue un centre culturel de premier plan, et que, sous le Haut Empire, les hommes cultivés orientaux et occidentaux étaient de plus en plus attirés par des séjours culturels dans la Ville<sup>144</sup>. Les grands chefs-d'œuvre de la littérature latine de la période augustéenne tels que l'*Énéide* et l'*Ab Vrbe condita* de Tite-Live, qui figuraient en bonne place dans les bibliothèques officielles, ont porté les lettres latines aux nues, tout en reléguant leur homologue grecque à la seconde place. L'hellénisme avait perdu de sa superbe.

S'il semble donc bien qu'à maints égards, la trajectoire la plus sage ait été de garder, pendant leurs années de formation, les jeunes citoyens à Rome, ou du moins, d'éloigner ceux-ci de l'influence spéculative de la pensée grecque, le séjour d'étude en Grèce a maintes fois été accompli, à la fin de la période républicaine, par les jeunes Romains de la classe supérieure, dont faisait partie Cicéron *filis*. Il s'agissait là d'une condition *sine qua non* pour faire partie des *doctissimi homines*. Il est, au demeurant, difficile de ne pas voir dans le projet d'étude cicéronien l'écho de la volonté de la classe dominante, laquelle avait tendance à faire de l'apprentissage du grec sa chasse gardée, visant à se différencier de ses adversaires *populares*.

---

<sup>142</sup> SVET., *Nero*, 52, 1 : *Liberalis disciplinas omnis fere puer attigit*.

<sup>143</sup> SVET., *Nero*, 52, 1 : *monens imperaturo contrariam esse*.

<sup>144</sup> Il en résulta finalement la fondation par Vespasien des chaires d'enseignants qui n'étaient pas imposés par le fisc. SVET., *Vesp.*, 18. Asinius Pollion avait voulu l'érection de l'*atrium libertatis*, la première bibliothèque publique de Rome au sein de laquelle était conservée une collection organisée de livres. Dans une Ville où le livre était coûteux et relativement difficile à acquérir, la fondation de cette bibliothèque devait favoriser la production et l'expansion littéraire, ainsi que la diffusion des idées romaines, en mettant à la disposition des amateurs de lettres et d'histoire notamment des ouvrages jusque-là hors de prix, rares et dispersés. PLIN., *Nat.*, VII, 115 : *in bibliotheca quae prima in orbe ab Asinio Pollione ex manubiis publicata Romae* ; SVET., *Aug.*, 29, 5 ; LIV., XXV, 7, 12 ; ISID., *Orig.*, VI, 5, 1 : *Primum autem Romae bibliothecas publicavit Pollio, Graecas simul atque Latinas additis auctorum imaginibus in atrio, quod de manubiis magnificentissimum instruxerat* ; OV., *Trist.*, III, 1, 71-73 : *nec me, quae doctas patuerunt prima libellis / Atria Libertas tangere passa sua est*. Voir : R. SYME, *La révolution romaine*, Paris, Gallimard, 1967, p. 231 ; J. ANDRÉ, *La vie et l'œuvre d'Asinius Pollion*, Paris, Klincksieck, 1949, p. 117-118 ; L. RICHARDSON, *A New Topographical Dictionary of Ancient Rome*, Baltimore-Londres, 1992, p. 41 ; N. PURCELL, "Atrium Libertatis", *PBSR*, 61, 1993, p. 144 ; P. L. TUCCI, "Where high Moneta leads her steps sublime : the 'Tabularium' and the Temple of Juno Moneta", *JRA*, 18, 1, 2005, p. 9 ; J. OSGOOD, *Caesar's Legacy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 252-253.